

—C'est à voir.

A dix heures du soir, l'auberge était fermée et Jordanet se disposait à se coucher dans un petit cabinet du premier étage, lorsqu'on frappa vigoureusement à la porte extérieure. Jordanet ouvrit tout doucement la fenêtre et jeta un coup d'œil au dehors. La porte s'ouvrit et l'un des gendarmes demanda à l'aubergiste :

—Votre nouveau garçon est-il encore là ?

Jordanet n'entendit pas la réponse. Mais il n'eut aucun doute : on venait pour l'arrêter.

Comment avait-il été découvert ? Il ne s'attarda pas à résoudre cette question. Les gendarmes étaient à peine entrés dans l'auberge que Jordanet sautait par la fenêtre et retombait comme un chat sur la pointe des pieds. Par malheur, cela n'avait pas été sans faire de bruit. Les gendarmes ressortirent aussitôt et se lancèrent à la poursuite du fugitif.

Jordanet se jeta dans la campagne, serré de près par les représentants de la justice. Mais l'homme qui défend sa liberté décuple ses forces pendant la lutte. Jordanet gagna du terrain. Sur le coteau, dans le fond de la plaine, il aperçut une masse sombre.

—Un bois ! se dit-il ; si j'arrive jusque-là, je suis sauvé !

Un bruit de pas. C'était un gendarme, mais un seul. Qu'était devenu l'autre ?

Jordanet pensa qu'il était fatigué peut-être, celui-là, où que, c'était à redouter aussi, il était resté sur la bordure pour guetter le retour du forçat, dans le cas où Jordanet n'aurait pas voulu se hasarder dans un bois qu'il ne connaissait pas.

Il laissa passer le gendarme et quand il eut repris haleine, quand il se sentit un peu plus de vigueur dans les jambes, prêt à recommencer la lutte, il repartit.

Il allait reprendre les chemins de la forêt lorsqu'il vit se dresser tout près un homme qui s'élançait sur lui à l'improviste. Il n'eut pas le temps de lui échapper. C'était un des gendarmes, celui qui s'était engagé à sa poursuite. Ils roulèrent tous deux sur le sol en s'étreignant.

—Tu es Jordanet, hein ? faisait le gendarme. Il est bien inutile de te le demander.

—Je suis Jordanet, je suis un brave homme, et plutôt que de me laisser reprendre, vous me tuerez, je vous en réponds.

Tout à coup, dans un effort surhumain, Jordanet renversa le gendarme sous lui, et le maintint, ayant les deux genoux pesamment appuyés sur sa poitrine.

Mais dans un suprême effort, le gendarme, se souleva et avant que Jordanet eût pu l'en empêcher, il avait jeté un grand cri strident qui sembla traverser la forêt de part en part.

—À moi ! à moi !

—Ah ! fit Jordanet, il faut que je vous mette, au moins pendant une minute ou deux, dans l'impossibilité de me reprendre.

Et pendant que le gendarme se débattait, il lui asséna sur la nuque un coup de poing violent qui le rendit immobile et l'étourdit. Il en profita pour s'enfuir.

Jordanet longeait le mur d'un parc, contre lequel il y avait un chemin de ronde. Tout à coup il rencontre une petite porte entr'ouverte. Il la pousse, et se trouve devant une avenue déjà jonchée de feuilles mortes.

Le limier, sans doute, a perdu sa trace. Mais ce répit ne dure guère.

L'oreille contre le sol, Jordanet entend la poursuite qui reprend. Alors, il n'a plus qu'un espoir, qu'un moyen désespéré. Se jeter dans cette maison, dont il voit la porte du perron ouverte, s'y cacher, attendre que se soient éloignés les gendarmes, qui peut-être passeront là sans croire qu'il s'y serait arrêté. Il entre dans la maison, haletant, le cœur serré, dans sa suprême angoisse, dans le suprême abandon de tout où il se voyait ;

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! puisque les hommes n'ont pas pitié de moi ! vous, du moins, mon Dieu ! vous !

Et il disparaît. Il s'était caché dans le vestibule, accroupi derrière la porte. Tout à coup, il entendit un bruit de pas sur le gravier de la cour. Alors, il recula, poussa la première porte venue. C'était celle du salon. Et il attendit, derrière un grand canapé.

Une femme entra, traversa la pièce et Jordanet, se voyant découvert, et sans même relever les yeux sur cette femme qui venait de le surprendre :

—Oh ! madame ! madame, n'ayez pas peur ! Je ne suis ni un voleur, ni un assassin ! Je fuyais... On me poursuit... ayez pitié de moi, ne me dénoncez pas ! Oh ! madame... ne me dénoncez pas !

Elle répéta doucement en souriant :

—Ne me dénoncez pas !

Alors, il releva les yeux. Et joignant les mains, il osa la regarder. A son aspect, il fut frappé d'un grand coup.

Et il ne retint pas ce cri d'épouvante :

—Madame de Vandières ! Elle va me livrer ! C'est fini !

Il n'a même plus assez de forces pour s'enfuir. Ce dernier coup l'a anéanti, lui a brisé les jambes.

Marguerite l'écoute.

Elle reste debout, songeuse, devant le malheureux tout en larmes. Et soudain, elle se penche vers lui. Elle prend, dans ses deux mains très douces, les rudes mains calleuses du forçat. Et à son tour, longuement, elle le considère.

Jordanet se livre à cet examen, un peu étonné que pas un cri, pas un appel ne sorte de cette bouche. Et l'expression égarée de la physionomie le frappe enfin.

—On dirait qu'elle me connaît !

Soudain, comme si la lumière, enfin, s'était faite, elle recule épouvantée, le regard éperdu, chancelante.

—Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il ?

Et la mémoire lui revient peu à peu. La première manifestation de ce retour, c'est le nom même du forçat qui monte à ses lèvres :

—Jordanet ! c'est Jordanet !

—Oui, madame, je suis Jordanet, le forçat, celui qu'on a accusé jadis d'avoir tué votre mari et que l'on a envoyé au bagne expier le crime commis par un autre. N'ayez pas peur de moi, je vous le répète. Oh ! madame, je ne sais pas ce qui vient de se passer en vous ; tout à l'heure, lorsque vous m'avez aperçu, vous aviez un sourire sur les lèvres en me regardant, et tout à coup voici de l'effroi et de l'horreur !

D'une voix tremblante, Marguerite interrogeait :

—D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? au milieu de la nuit ?

—Je vous l'ai dit, quand vous m'avez surpris, tout à l'heure, vous ne m'avez donc pas compris ? C'est vrai, vous aviez l'air tout drôle, un air que vous n'avez plus maintenant. Je ne sais pas ce qui a pu se passer en vous ; mais en quelques minutes, vous avez bien changé !

—D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous chez moi.

—D'où je viens ? du bagne, vous dis-je ! La police m'a traqué, poursuivi. A Paris, les agents ; ici, les gendarmes ! Et je recommençais à croire qu'il y avait vraiment un bon Dieu au ciel pour les braves gens, puisque je leur avais échappé !

Il eut, à cet instant, un accent de rage et de douleur :

—Ah ! il est dit que c'est vous qui me porterez toujours malheur ! Je m'en vais, tenez, les gendarmes ne sont pas loin, ils doivent être à chercher mes traces aux alentours du mur de clôture ou même peut-être dans votre jardin. Je vais les rejoindre, j'aime mieux me rendre à eux que de vous donner le plaisir de me dénoncer.

Il se dirigea, en chancelant, vers la porte qui donnait sur le vestibule.

Mais Marguerite, comme pour le protéger, s'était élancée avant lui dans le vestibule. Elle s'arrêta auprès de la porte restée entr'ouverte. Elle pencha la tête, et se retira, retenant Jordanet qui allait sortir.

—Restez ! restez !

—Mais, madame...

—Les gendarmes sont dans le jardin, sur vos traces.

Si vous sortez, vous êtes perdu.

—Oh ! madame ! madame ! laissez-moi me montrer à eux ! allez, ça vaut mieux !

Mais elle continuait de l'entraîner. Elle l'obligeait à traverser le vestibule. Ils rentrèrent au salon. Alors, elle le poussa dans sa chambre à coucher, alla prendre sur le guéridon la petite lampe de nuit et la mit au salon, puis referma la porte de sa chambre.

A ce moment Marguerite entendait au-dessus d'elle une fenêtre s'ouvrir et une voix qui disait :

—Gendarmes !

Ceux-ci s'arrêtaient et se retournaient, la main au képi.

—Que venez-vous donc faire chez moi à pareille heure ?

Marguerite eut un tremblement de tous les membres. Cette voix qui venait de là haut, cette voix un peu surprise et impérieuse, était celle de Maxime.

La voix continuait :

—Eh bien, vous ne répondez pas ?

—Pardon, mon colonel, en deux mots voici ce qui nous amène. Nous sommes à la poursuite d'un forçat dont la présence nous a été signalée dans le pays. Nous avons failli le pincer tout à l'heure à Rolleboise, et plus récemment encore auprès du mur de votre pare. Et nous avons la conviction qu'il a dû se réfugier dans votre château dont la porte était ouverte.

—Au château ?

—Oui, mon colonel. Du reste, vous le connaissez, c'est le forçat Jordanet.

Maxime tressaillit.

—Mais alors cet homme n'a pas été amené ici par le hasard, qui sait s'il n'y a pas en lui quelque intention criminelle ?

—Nous l'avons pensé.

—Eh bien ! visitez le château, mes braves, je vous le permets, et je ferai mieux, je vais vous accompagner.

Maxime descendit aussitôt. On entendit son pas dans l'escalier.

Des domestiques s'étaient réveillés également. Et, comme par enchantement, le château s'était éclairé ; il y avait maintenant des